RÊVERIES.

XLIV

Un Professeur.

Produite chaque semaine, pendant près d'une année, une historiette d'environ trois cent vingt-cinq lignes, n'est pas une tâche facile.

On a beau faire appel à ses souvenirs; ils s'épuisent. Peut-être en reste-t-il au fond du sac, mais si rouillés que la plume n'y trouve pas grand'chose à se mettre sous la dent.

On a recours à son imagination ; mais si le lecteur le devine, il hausse les épaules et dit de fort méchante humeur, en jetant le journal: "Cela n'est pas vrai !"

Que faire ! Dérouiller ses souvenirs et les rendre présentables. C'est ce que l'auteur aux abois a résolu d'essayer.

On a dû remarquer qu'il choisit de préférence les sujets de famille. Il se figure qu'il se fait lire, s'il parvient à intéresser le sexe féminin. Les hommes, dans ce milieu commercial, cherchent leurs distractions ailleurs que dans la littérature.

Peut-être l'a-t-il déjà dit; mais il a, depuis longtemps, fait son deuil des répétitions. Et puis, souvent il lui arrive d'oublier ses précédents écrits. De sorte que plus tard, lorsque le hasard les lui remet sous les yeux, il est tout surpris d'y retrouver ce qu'il a redit depuis.

A l'exemple de beaucoup de ses confrères, il écrit comme il parle; ce qui ne signifie point qu'il ait la parole facile ou élégante. Le style en souffre, évidemment; mais il a la conviction qu'on n'aime pas à chercher le sens des phrases, et que l'on veut trouver dans la lecture d'une historiette, non un travail, mais un amusement.

C'est d'un vieux professeur de littérature qu'il tient cette méthode. Ce brave homme ne parvenant pas à écrire convenablement, prit le parti d'enseigner aux autres l'art d'écrire, et s'en fit de modestes revenus.

* * *

Un drôle de corps que ce M. Crétinot ! (c'était son nom). N'ayant montré dans sa jeunesse aucune aptitude pour aucune carrière, on en fit un professeur.

Nous ne disons pas, bien entendu, que tous lui ressemblent. Nous en connaissons—vous en connaissez aussi—d'éminents des deux sexes, qui auraient été sans doute remarquables dans toutes les professions.

Mais M. Crétinot était une perle dans son genre. Vers la vingtième année, il se montra si naïf et si timide, que les jeunes filles du voisinage résolurent de lui monter des plaisanteries. Elles lui en organisèrent de toute nature.

—M. Crétinot, lui disait une des plus espiègles, je ne devrais peut-être pas vous dire cela, mais enfin c'est vrai ! J'ai une amie, Amélia, qui n'attend pour vous épouser qu'un mot de vous ; — c'est que vous la demanderez en mariage.

—Oh ! mademoiselle ! répondait en rougissant le jeune professeur ; comment pouvez-vous affirmer une telle énormité? Mademoiselle Amélia possède un amoureux ; elle sait, en outre, que je suis trop jeune et sans ressources, tandis qu'elle est riche.

—En vous regardant, on oublie tout cela, répliquait l'impitoyable lutin ; et M. Crétinot, sans penser à mal, se demandait si elle ne se moquait pas de lui.

En le regardant, on avait devant soi une physionomie honnête et candide, pas très belle, peut-être, mais sincère et sympathique.

La figure glabre, les cheveux plats, le corps étriqué, soigneusement enveloppé dans une redingote trop longue, se faisant petit, ayant peur de tenir trop de place, il semblait appartenir au monde des pions qui, dans leur excessive modestie, n'ont aucune ambition, ne demandent rien à la vie que leur humble pain de tous les jours.

Il eut une enfance malheureuse. De bonne heure orphelin, il fut, dès le premier âge, sevré des tendresses de sa mère. Comme consolation, il lui restait la sollicitude paternelle, que la mort lui supprima aussi brusquement.

L'enfant, privé des douceurs de la famille, perdit sa gaieté, se sentit envahir par une mélancolie incurable. Pour lui, l'aurore de l'existence se présenta embrumée de nuages et cachant les premiers rayons du grand soleil qui éclaire les cœurs humains.

Cet isolement produisit dans sa jeune âme une sensation de vide et d'abandon. Jamais un sourire, jamais un baiser ne venait encourager le pauvre enfant dans ses petits espoirs, ou le consoler dans ses grosses peines. Il était comme un intrus dans la vie, et il suivait tristement son sentier, sans amour et sans idéal, cherchant en vain dans son avenir une étoile.

Il fut recueilli, non par affection, mais par devoir de parenté, chez un oncle, vieux garçon qui le traita correctement, avec bienveillance, mais sans effusion de tendresse, et qui bientôt l'envoya au collège, en lui disant :

—"Mon garçon, ton père et ta mère sont morts pauvres. Moi-même, je suis loin d'être riche. Cependant, je consens à faire un sacrifice. Je veux te mettre en mesure d'acquérir une bonne éducation qui te permette de gagner ta vie.

"Tu es chétif et malingre ; tu ne serais propre à aucun métier manuel ; c'est à ta plume qu'il faudra demander ton pain, et ne compter, pour ton avenir, que sur cet instrument, car c'est tout ce qui te restera de ta famille.

"Va donc à l'école ; applique-toi ; montre-toi digne de mes bonnes intentions."

* * *

Le jeune Crétinot ne tarda pas à surprendre son oncle. Ses progrès furent si rapides, que son protecteur, qui l'avait cru aussi faible d'intelligence que de santé, ne put s'empêcher de lui en faire ses compliments. En l'envoyant au collège, il n'avait compté que sur de très médiocres succès.

Jusque là, l'orphelin n'avait manifesté aucun signe de vivacité d'esprit. Il était d'une humeur sombre ; il n'avait ni expansivité, ni élans, et semblait ne recevoir aucune impression des objets ou des événements qui auraient dû l'affecter. Sa vie avait le caractère ostensible d'une existence végétale, et son oncle le croyait atteint d'idiotisme. C'est dans cette conviction qu'il l'avait baptisé du nom de Crétinot.

Au collège, le jeune homme se trouva au milieu d'un monde nouveau. Ses condisciples, charmés de son caractère doux, modeste, sans prétention et même sans volonté, l'entourèrent de leurs sympathies qui bientôt se transformèrent en affection presque fraternelle.

Ils le dégourdirent dans leurs jeux et lui communiquèrent un peu de leur gaieté. Il avait retrouvé là une vaste famille.

De leur côté, ses professeurs, absolument satisfaits de son assiduité, de son obéissance et de ses progrès, le distinguèrent dans la masse de leurs élèves et le traitèrent en bon sujet, c'est-à-dire avec une attention toute particulière.

Connaissant d'ailleurs sa situation précaire, ils résolurent de le tirer d'embarras en lui ouvrant la carrière de l'enseignement. Ils projetèrent même de l'adjoindre au nombre de leurs aides.

Crétinot, sans avoir donné des preuves de génie, était extraordinairement ferré sur les classiques anciens et modernes. Lorsque vint l'heure des dernières épreuves, sa prodigieuse mémoire fit oublier à ses juges de s'assurer s'il avait du jugement. Il sortit triomphant de tous ses examens; ses classes étaient terminées, et il avait dix-huit ans.

Après la cérémonie, le supérieur le prit à part et lui dit :

—Mon cher M. Crétinot, quels sont vos projets d'avenir ?

—Ma foi, je n'en ai pas, dit le lauréat en se grattant l'oreille.

—Eh bien ! si l'enseignement vous souvit, nous vous réservons un emploi dans notre institution. Vous serez professeur de littérature. Veuillez consulter sur ce sujet M. votre oncle.

M. son oncle, qui voyait dans ce petit événement la réalisation de ses secrètes espérances, s'empressa de donner son consentement, et l'heureux neveu prit bientôt possession de sa chaire.

* * *

Brave et digne oncle, le malheur le guettait ! A quelques années de là, M. Rocourt (c'était son nom) fut victime d'un acte de bravoure; et cette aventure parut d'autant plus étonnante que le bonhomme, déjà d'un certain âge, n'avait pas accoutumé ses amis à des traits d'audace.

On le croyait même très amoureux de la vie et s'y cramponnant, bien que, pour la soutenir, il fût condamné à un rude labeur. On a raison de dire que l'on vaut souvent mieux que sa réputation.

Un cheval attelé à une voiture avait pris le mors aux dents. Dans la voiture, outre le cocher éperdu, on voyait une dame et un enfant épouvantés, appelant au secours. Pour les sauver, M. Rocourt s'élança courageusement à la tête du cheval ; mais son élan fut si mal calculé qu'il tomba sous les roues. On le releva ayant à la tête une profonde blessure et deux côtes brisées.

On le rapporta chez lui tout sanglant et privé de connaissance. Le jeune Crétinot, à cette vue lamentable, versa des larmes abondantes, puis courut chez un médecin.

Après le pansement, l'homme de l'art, en secouant la tête, lui dit: "C'est très grave, jeune homme ; pour obtenir la guérison, il faut un peu compter sur un miracle."

Crétinot, désolé, s'établit garde-malade au chevet de son oncle ; il ne le quitta ni jour ni nuit, mangeant sur le pouce et ne dormant que d'un œil.

L'état du blessé laissait peu d'espoir. On essaya une opération qui prolongea ses jours. L'agonie dura plusieurs semaines, pendant lesquelles Crétinot, fidèle à son poste, se raidissait contre la fatigue et l'épuisement.

Par moments, il se sentait succomber au surmenage. Mais, dans son dévouement quasi-filial, il ne songeait qu'à la vie de son oncle ; la sienne ne comptait pas dans ses préoccupations.

Enfin, M. Rocourt expira après avoir, d'une voix faible, remercié de ses bons soins son neveu qui se jeta sur lui en sanglotant.

Il lui fit de belles funérailles; puis, il retomba dans sa mélancolie. C'est vers cette époque que nous le connûmes. Il pouvait avoir une trentaine d'année.

"Avec mon oncle, nous disait-il, a disparu mon dernier parent. Je l'ai beaucoup regretté; je lui dois la profession qui me donne du pain. Orphelin indigent recueilli par lui, j'avais devant moi l'ignorance et la misère. Il m'a retiré de cet abîme et mis en position de vivre d'une existence intellectuelle, la plus élevée, sinon la plus heureuse, qui soit donnée à l'homme. Et ce bienfait de sa part était d'autant plus méritant qu'il a dû, pour l'accomplir, se servir du produit de son travail quotidien, car il n'avait aucune économie.... Ma reconnaissance pour cet excellent homme ne finira qu'avec ma vie."

* * *

M. Crétinot, malgré sa santé toujours chancelante, fournit une assez longue carrière. Il ne se maria jamais, sous prétexte que ses ressources suffisaient à peine à ses propres besoins. Mais nous sommes porté à croire qu'il n'osa jamais demander personne en mariage. C'était, d'ailleurs, la rumeur publique. On le soupçonnait même d'avoir résisté à de nombreuses tentations.

Il vivait isolé dans une chambre retirée, partageant ses loisirs entre l'étude et la rêverie.

"Lorsqu'on est habitué à ce régime, nous disait il, on y trouve des plaisirs que ne saurait deviner le commun des mortels. Dans ma pauvreté, qui suffit à mes aspirations, je me moque des riches, et je préfère mon sort tranquille et modeste à la brillante destinée des millionnaires qui n'ont jamais de repos avant d'avoir conquis de nouveaux millions... Qu'en feront-ils à l'heure solennelle ?"

La fréquentation de ce philosophe candide nous faisait apparaître la vie sous de nouveaux aspects; il nous a guéri des folles ambitions et appris à savoir borner nos désirs.

A sa mort, tout son collège, comme gage d'estime, fit acte de présence à son convoi. Un jeune professeur se chargea de son éloge funèbre et dit, avec une émotion communicative.

"Cette homme, si honorable aux yeux de tous ceux qui le connaissaient, avait, en outre, des vertus cachées qui le rendaient encore plus digne de notre admiration.

"Ici, permettez-moi de vous dire deux mots de mon histoire. Orphelin et pauvre comme lui, c'est à son assistance et à sa protection que je dus de faire mon éducation dans ce collège. Il partagea son pain avec moi.

"C'est encore à lui que je suis redevable de mes succès : sa sollicitude, ses efforts m'abrégèrent considérablement les obstacles. Enfin, c'est grâce à sa demande que je suis aujourd'hui appelé à le remplacer dans sa chaire.....

"Adieu, mon bienfaiteur ! Adieu, mon père ! car tu m'as créé une seconde fois en développant mon intelligence, en faisant de moi un homme utile à ses semblables !....."

Telle est la très humble histoire de notre professeur de littérature. Nous lui avons toujours gardé, de même que tous nos condisciples, une profonde vénération. S'il ne nous a pas donné le talent, ce n'est pas sa faute : certaines terres sont stériles ; mais il nous a du moins inspiré la passion de l'étude et les sentiments d'un honnête homme.

FRANÇOIS TUJAGUE.

Chronique du chiffon.

On remarque beaucoup dans le moment des toilettes d'un genre très nouveau de quelques personnes en villégiature. Les jupes extrêmement bouffantes rappellent les plus beaux jours de la crinoline, tandis que les manches sont plates et étroitement ajustées, dessinant la forme des épaules et des bras. Est-ce une façon détournée de ramener ces modes ?

En cette saison de renouveau où pour les toilettes d'automne on se préoccupe de faire l'inédit, nous ne pouvons rien affirmer.

Néanmoins, les jupes tendent à augmenter d'ampleur, surtout par les plis du haut, la forme fourreau perdant beaucoup de faveur. Quant aux manches, le mouvement ne fait que s'accentuer ; elles sont plates dans leur plus grande partie. Les épaules ne sont point encore dégagées, il est vrai. Les draperies et les bouffants des corsages continueront, croyons-nous, à étoffer la sveltesse de nos charmantes créoles, qui combattent par tous les procédés, sports, massages, etc., tout embonpoint naissant comme attentatoire à l'esthétique moderne.

LE TOUR DU MONDE

—D'UN—

PIETON.

Le 3 septembre dernier est arrivé à Shanklin, dans l'île de Wight, un jeune homme de vingt six ans, M. C.-B. Rendall, qui vient d'accomplir ce tour de force d'effectuer un voyage à pied autour du monde sans avoir possédé un centime à lui le jour de son départ. Peut-être nos lecteurs n'ont-ils pas perdu le souvenir de ce pari extraordinaire engagé à New-York, il y a un peu plus de deux ans. M. Rendall a réussi à le gagner, ou du moins il l'aura gagné dans quelques jours, quand il sera rentré aux Etats-Unis. L'enjeu est de 50,000 francs.

Le récit que fait M. Rendall de ces deux années de fatigues et d'aventures est certes un des plus attachants qui se puisse lire.

Le jour où le pari fut conclu, le jeune homme entra avec quelques-uns de ses amis dans un établissement de natation, à New-York, quitta ses vêtements qui furent immédiatement détruits, et chercha sur-le-champ à gagner quelques centimes en montrant à nager à des baigneurs novices. A la fin de la journée, il s'était procuré dans un peu plus d'un dollar. C'était pour s'équiper des pieds à la tête, mais le surprenant aventurier n'en demandait pas davantage, et son costume complet ne lui coûta pas tout à fait 1 franc. A l'aide de journaux qu'il envoya acheter, il se confectionna de ses mains une sorte de tunique qui le couvrait décemment et le protégeait contre le froid. Quant au reste, il sortit nu-tête et nu-pieds.

Il n'avait pas fait cent pas dans la rue qu'il se trouvait à la tête d'une situation de fortune des plus enviables. Ce fut d'abord un dentiste qui paya vingt dollars le droit de lui coller une affiche sur le dos. Un pharmacien qui venait d'inventer des pilules contre les accidents de chasse loua son estomac cinq cents francs. Ses bras exhibèrent des annonces de trains de plaisir pour les compagnies de chemin de fer ; ses jambes, les avis d'une agence matrimoniale. De tous côtés affluaient les propositions avantageuses, en même temps que ces affiches superposées ajoutaient à la solidité et à l'épaisseur de son vêtement. Le soir même il possédait de quoi s'acheter une très riche garde-robe.

Son premier soin fut de se payer des chaussures, mais le cordonnier auquel il s'adressa, loin d'accepter son argent, lui offrit gratuitement dix paires de bottes, plus une somme de mille francs en échange de la déclaration suivante aussitôt répandue dans tous les journaux :

" J'ai pris mes chaussures chez M. X...., parce qu'il est le seul bottier de New York capable de fabriquer des chaussures assez solides pour qu'on puisse faire le tour du monde avec sans les user."

Le même accueil l'attendait chez le tailleur, le chemisier, le chapelier, etc., etc. Enfin, vers la fin de la soirée, M. Rendall traitait avec le directeur d'un grand magasin de nouveautés, dans la vitrine duquel il consentait à s'exhiber moyennant un salaire de 25 francs par heure.

Bref, M. Rendall, nu comme un ver à dix heures du matin, avait gagné le soir 4,600 francs, des bottes, des chapeaux, des vêtements à n'en savoir que faire, et il s'était assuré du travail à 250 francs par jour pour trois semaines. Le jour où il quitta New York à pied, il avait envoyé devant lui ses bagages par le chemin de fer, et il emportait pour 20,000 fr. de chèques sur toutes les banques du monde. Quelque idée que nous puissions avoir de notre mérite, nous croyons bien sincèrement que nous n'en aurions pas fait autant.

La première étape de l'audacieux touriste fut une marche de New York à San Francisco, soit 750 kilomètres qu'il franchit à des allures moyennes de 40 à 45 kilomètres par jour. Là il s'embarqua pour Hawaï où il arriva le 4 juillet 1894, le jour même où la république venait d'être proclamée. Puis il alla à Samoa où il fit rencontre d'un officier de l'armée des Indes qui s'intéressa à son entreprise et qui l'y aida. Puis encore M. Rendall traversa à pied la Nouvelle-Zélande et l'Australie.

A son arrivée en Chine il eut l'honneur d'être reçu en audience privée par Li Hung Chang que cette aventure amusa. L'ex-vice-roi représenta vainement au touriste américain les dangers qu'offrait une excursion en Chine au moment même où ce pays se trouvait en état de guerre avec le Japon, et l'engagea à se reposer jusqu'à la fin des hostilités. Sur son refus il lui remit un sauf-conduit ordonnant à tous les mandarins de lui livrer passage et de l'assister au besoin. M. Rendall se remit en route, mais Li Hung Chang n'avait nullement exagéré les choses. Après cinq ou six cents kilomètres il lui fallut revenir sur ses pas, et il prit alors le parti de s'embarquer pour le Japon.

A Yokohama, le comte (actuellement marquis) Ito, lui fournit volontiers les moyens de poursuivre son entreprise. Il s'adressa aux chefs de l'armée japonaise débarquée en Corée et lui donna pour lui-même une commission de lieutenant d'infanterie qui devait lui permettre de suivre les troupes en tous sens sans être jamais inquiété.

Voici donc l'étudiant de New-York devenu officier sous les étendards du mikado. M. Rendall prit cette transformation très au sérieux, au point que lorsqu'il se sépara de ses compagnons d'armes après quatre mois de service en campagne, il avait assisté à douze combats et reçu cinq blessures. Postérieurement, il fit encore constater sa présence au Siam, en Birmanie, à Calcutta et à Quettah.

C'est à Quettah qu'il rencontra pour la première fois sir William Hudson qui y commandait à cette époque la cavallerie. Sir William lui montra aussitôt le zèle le plus affectueux. Son expérience de la contrée ne lui laissait aucune illusion sur les périls qui attendaient le jeune homme tout le long de son trajet vers la frontière de Perse, et il essaya d'abord de le retenir auprès de lui. Mais on ne se lance pas dans de pareilles aventures sans être doué d'autant d'entêtement que d'énergie. Quand sir William vit l'Américain bien résolu à continuer sa route, il pensait que la vie d'un homme méritait bien sa protection, et il donna à M. Rendall une escorte de cent cavaliers pour l'aider à franchir sain et sauf les 1,620 kilomètres qui le séparait de la frontière.

Les soldats de sir William ne pouvaient s'avançaient au-delà, et M. Rendall dut entrer seul en Perse.

Il raconte que ce fut pendant cette partie de son voyage que sa présence excita le plus d'étonnement.

— Là-bas, dit-il, les femmes seules, et les animaux voyagent à pied. En me voyant marcher, les Persans comprenaient naturellement que j'étais tombé au dernier degré de la misère ou que je subissais une peine à laquelle j'avais été condamné.

L'émotion fût telle qu'il en arriva quelque chose aux oreilles du chah. C'était encore à ce moment Nasser ed Dine. Le souverain voulut voir de ses yeux un homme assez différent des autres pour se servir de ses jambes comme moyen de locomotion. Il lui était arrivé d'en apercevoir au cours de ses voyages en Europe, mais jamais pareil scandale ne s'était produit dans sa belle patrie. Aussi fit il demander à sir Mortimer Durand, le ministre d'Angleterre, s'il pourrait lui fournir l'occasion de contempler de près ce phénomène. Sir Mortimer s'empara de M. Rendall dès son entrée à Téhéran et le conduisit au palais.

Le chah fût assez surpris de se trouver en présence d'un jeune homme de bonne mine, très bien élevé, très instruit et qui prononçait même quelques mots de langue persane. Il le retint à dîner, et lorsqu'il se décida à quitter Téhéran il le fit escorter par cinq cents soldats jusqu'aux frontières d'Arménie.

M. Rendall a eu souvent le bonheur—ou le malheur—d'arriver dans des pays placés sur son itinéraire juste à l'heure où ces pays se trouvaient en pleine crise. En Chine, il avait rencontré la guerre ; il avait trouvé le royaume de Siam en plein conflit avec la France. Il entra en Arménie au moment où y commençaient les massacres dont la série n'est pas encore épuisée aujourd'hui. Le 2 octobre dernier, comme il entrait dans la ville arménienne de Julpha, des soldats turcs y pénétraient et y faisaient cinq mille victimes. Les trois journées que le voyageur passa à Erzeroum, 11, 12 et 13 du même mois, furent marquées par d'effroyables massacres.

A Mocul, M. Rendall fut arrêté et retenu en prison pendant quatre mois, sans qu'aucun fonctionnaire ait jamais daigné lui expliquer ni pourquoi on l'emprisonnait ni pourquoi on le remettait en liberté. Il put enfin se remettre en route, gagna Constantinople, traversa la Bulgarie, la Roumanie, la Hongrie, l'Autriche, l'Allemagne et enfin la Belgique où il s'embarqua à Anvers pour l'Angleterre. Quand M. Rendall sera rentré à New York il aura voyagé pendant un peu plus de deux ans.

Depuis son arrivée dans la Grande-Bretagne M. Rendall a traversé l'Angleterre dans sa largeur et l'Irlande dans sa longueur. Il revenait à Southampton pour y attendre le moment de s'embarquer, lorsqu'un journal lui tomba sous la main qui annonçait que le commandant de la cavalerie de Quettah, sir William Hudson, était rentré en congé en Europe et qu'il passait ses vacances à Shanklin, dans l'île de Wight. Il n'a pas voulu quitter le vieux monde sans aller remercier une dernière fois l'officier qui, sans doute, lui sauva la vie l'au passé, et c'est à Shanklin qu'il se repose actuellement.

M. Rendall est parti pour New York où ses compatriotes se préparent à la fêter.

Nous ne pouvons, faute d'espace, que résumer le récit du courageux touriste et nous n'en pouvons donner le détail. Mentionnons seulement que le bruit de sa mort a couru deux fois depuis son départ des Etats-Unis. La seconde fois les apparences semblaient ne laisser place à aucune espérance et là-bas, à New-York, la famille Rendall prit le deuil. Dans une solitude arménienne, le jeune homme avait été attaqué par des voleurs, frappé, blessé, et dépouillé de tous ses vêtements. Ses agresseurs s'emparèrent du peu d'argent que le voyageur portait sur lui et jetèrent ses papiers, notamment son passe-port et son carnet de chèques. Ces papiers tombèrent aux mains d'un consul des Etats-Unis qui en conclut à la mort du touriste et en donna avis. Mais M. Rendall s'était ranimé, pansé, et il avait repris sa route, en bien piteux état. Un autre consul bientôt l'habilla et lui fit restituer les papiers dont son collègue lui avait signalé la possession.

Le voyageur a d'ailleurs l'intention de publier un récit de son tour du monde dès son arrivée en Amérique.

QUARE DOLOR !....

AD TE.

Qui donc, sur cette terre,
Qui donc, bien que ses yeux
Puissent voir le mystère
Rayonner dans les cieux ;

Qui donc, penseur ou femme,
Croyant voir ou voyant
Par les clartés de l'âme
Ou le cœur du croyant ;

Qui donc, même le prêtre
Priant devant la Croix
De l'adorable Maître
Et murmurant : Je crois !

Qui donc, qui donc peut dire,
Dans la sincérité
D'un ét rnel sourire,
Qu'il n'a jamais douté ?

Et quand l'heure est suprême
Par tout l'écroulement
Des choses que l'on aime,
Croyons-nous fermement ?

On le dit, car peut être,
Ce n'est point blasphémer,
Et Descartes le Maître
Douta pour affirmer.

Mais si parfois l'on doute,
Même trop souvent,
Ce n'est pas qu'on redoute,
O docteur très savant,

Tes livres, tes systèmes
Et les nombreux traités
Que l'on donne pour thèmes
Aux Universités.

Il en est d'assez sages
Dans le nombre, vraiment,
Et dont certains passages
Va'ent un compliment.

Non, ce qui m'épouvante
Le plus n'est pas toujours
L'ignorance savante
De nos glorieux jours.

Mais si je suis dans l'ombre,
Voyant noir tout autour,
Si mon esprit est sombre,
En bas, non sur la tour

Où l'aube merveilleuse,
Des roses dans la main,
A la foi radieuse
Du ciel ouvre un chemin,

Où, désormais vivante,
Vivante en la clarté,
L'âme est assez savante
Pour la félicité.

C'est que, sur cette terre
De misère et de pleurs,
Il est tout un mystère
Effrayant de douleurs.

Et ne pouvant comprendre
Qu'il doive en être ainsi,
Mon cœur, lent à se rendre,
Seigneur, vous dit ceci :

"Devant la Bonté même,
Devant l'éternité
D'un Dieu juste qu'on aime,
Quare dolor iste?"

J. G.

Exécution de Labédoyère.

Huchet de Labédoyère était né en 1789, d'origine noble, il était beau, grand, spirituel, brave, instruit, parlant bien, quoique bredouillant un peu, et de caractère bouillant, avait servi avec distinction dans l'armée impériale comme aide de camp de Lannes, puis du prince Eugène ; c'était lui qui, le premier avec Marbot, avait escaladé en plein jour les murs de Ratisbonne sous le feu des Autrichiens, il était colonel lors de la première abdication de Napoléon.

Louis XVIII lui avait conservé son grade avec son commandement et croyait pouvoir compter sur sa fidélité, car toutes les origines de sa famille étaient royalistes, et il était lui-même le beau-frère de MM. de Chastellux et de Damas ; et cependant ce fut lui qui, se trouvant avec son régiment à Grenoble au moment où Napoléon en approchait, au retour de l'île d'Elbe, entraîna ses soldats hors de la ville, malgré les ordres du général Marchand, et les conduisant au devant de l'Empereur, lui livra son régiment et donna le premier signal de l'immense défection qui se répandit comme une traînée de poudre, pour aboutir trois mois plus tard au désastre de Waterloo et à une nouvelle invasion de la France.

Le Roi, rentré en France dès le 25 juin, ne s'était pas pressé de prendre des mesures contre ceux qui l'avaient ainsi trahi, leur avait laissé tout le temps de se mettre à l'abri, permettant même qu'on offrît non seulement des passe-ports, mais de l'argent pour prendre la fuite, à quelques-uns de ceux qui étaient le plus compromis ; ce n'est que le 24 juillet qu'il avait enfin rendu une ordonnance déférant nominativement aux conseils de guerre 19 généraux ou officiers qui l'avaient trahi avant le 23 mars (jour de sa sortie de France), en déclarant que la liste n'en pourrait jamais être augmentée ; Ney y figurait le premier, Labédoyère 1e second, le seul Lavalette était alors arrêté et incarcéré.

Bien avant cela, dès le 10 juillet, le ministre Fouché avait fait parvenir à Labédoyère des avis et des offres d'argent pour qu'il s'empressât de quitter la France, celui-ci n'en avait rien fait, était demeuré à Clermont, et comprenant trop tard que la publication de l'ordonnance lui faisait courir un danger auquel nul ne pourrait plus le soustraire, il avait cependant commis l'imprudence de prendre la diligence pour venir faire à Paris ses adieux à sa femme et à ses deux enfants ; c'est sur la route qu'il fut, le 2 août, reconnu par un officier de gendarmerie et arrêté.

Son sort était désormais inévitable, car la loi était formelle, et la violation de son serment ne l'était pas moins ; il le comprit si bien que, traduit devant le conseil de guerre, il n'essaya même pas de se défendre sur le terrain de la légalité, et se posa en accusateur des Bourbons sur le terrain politique, imputant sa trahison à leurs fautes, et entreprenant de prouver qu'ils étaient coupables pour montrer qu'il était innocent, attitude inacceptable qui obligea le président à l'interrompre, ce qui permit à son avocat de s'écrier que la défense n'était pas libre et de se soustraire à une plaidoirie trop difficile en essayant de donner le caractère d'une victime à son client.

Quelque intérêt qu'excitât Labédoyère, il était aussi impossible de le gracier que de l'acquitter, en présence non seulement de l'étranger demandant justice de ceux dont la défection avait rouvert la guerre, mais de la France toute saignante des plaies ouvertes par l'invasion qui en avait été le résultat ; une circonstance particulière élevait contre la grâce un obstacle de plus, c'était l'origine et les attaches aristocratiques du condamné, ou bien il fallait renoncer à punir aucun de ceux qui avaient trahi comme lui ; comment les frapper en effet si le pardon royal commençait par s'étendre sur celui qui le premier leur avait donné l'exemple parce que son châtiment devait porter le deuil et la douleur dans des cœurs amis ? C'est la raison qui fit rejeter par le Conseil des ministres le recours en grâce formé par sa femme, le Roi dut céder, quoiqu'il lui en coûtât, le 19 août Labédoyère fut conduit dans la plaine de Grenelle et fusillé.

PARADOXES OU VERITÉS.

C'est la position, plus souvent que la bonne ou la mauvaise qualité qui constitue le défaut ou la vertu : le même sentiment qui fait du petit un lâche, fait du grand un héros.

On reconnaît sincèrement qu'on est violent et emporté, mais jamais qu'on est pusillanime et qu'on manque de courage. Dans l'un et l'autre cas, pourtant, l'état d'esprit est le même : la colère comme la lâcheté, est une honte défaite, c'est le triomphe des sens sur la raison, c'est le mouvement réflexe dominant la volonté, c'est une courte folie, un moment d'irresponsabilité, un manque d'énergie et de caractère, un signe certain d'impuissance morale. On ne peut se contenir, on cède parce qu'on ne peut résister, on fait devant l'ennemi, on l'avoue et on en est fier !

Le pauvre est l'esclave de tout le monde pendant sa vie et il n'est pas son maître même après sa mort. Plus cruelle que la misère, la société le poursuit toujours : elle qui n'a rien fait pour lui vivant, elle exige qu'il la serve encore et, après lui avoir pris son existence, elle lui réclame son cadavre.

Le pauvre est autopsié à l'amphithéâtre, mais le riche n'échappe pas à l'autopsie et si son cadavre est rendu intact à la terre, son passé reste à l'opinion publique ; sa vie est disséquée, analysée et sur le parcours de son convoi, on entend bien souvent des propos qui vengent le pauvre de la profanation de son corps et font préférer sa mort à celle du riche.

Les injustices nous révoltent, surtout quand elles nous atteignent ou peuvent nous atteindre. Si quelqu'un chez nous touchait à un de ces droits confus et mal définis que nous appelons les libertés du peuple, il n'y aurait qu'une voix pour flétrir le tyran et nous ne trouverions pas de châtiment assez sévère pour le punir de son crime de lèse majesté ; mais que les puissances de l'Europe s'en aillent dans les pays lointains se partager des territoires qui ne leur appartiennent pas, et réduisent à l'état de tributaires d'esclaves même, des peuples qui ne leur ont fait aucun mal et qui croyaient pouvoir se considérer comme maîtres chez eux, nous ne trouvons en cela rien de répréhensible, et, sous le fallacieux prétexte de civiliser, nous estimons bon et juste d'imposer nos lois et de traiter en vaincus ceux qui se refusent d'en connaître les bienfaits.

---

de l'argent, comme le désire ton père ?

Quel jour commenceras-tu tes consultations ?

— Kâlouth ! gronda Georges avec colère, je te permets bien des choses, mais jamais je ne supporterai que tu te moques de moi.

L'Indou se rapprocha du docteur, et, fixant sur lui son regard profond, il répliqua :

—Moi, me moquer de toi, maître ! moi qui donnerais ma vie pour sauver la tienne ! tu déraisonnes !

Je ne raille pas, je te plains, parce que je pense, oh ! oui, que tu es à plaindre....

Georges s'affala dans un fauteuil, et enfouit sa tête dans ses mains sans répondre.

—Je te plains, reprit l'Indou de sa voix lente, parce que je compare aussi....

Le sort n'est pas juste, tu en conviendras....

Il a tout et tu n'as rien. L'argent que ton père t'a donné s'épuise : après, il te faudra travailler, si tu veux vivre. *Lui* il a des rentes de nabab....

Tu es seul, sans famille, sans amis, sans personne qui t'aime, hormis moi,—mais moi, je suis un chien, je ne compte pas,—*lui*, il est entouré, aimé, fêté ; *il* a un fils qui est beau comme un jeune dieu, et une femme plus belle que la plus belle de nos divinités indoues....

Oh ! je te plains, maître, je te plains de toute mon âme !

Georges ne protesta pas contre l'injustice de ce raisonnement.

Bien au contraire son esprit, faussé par Kalouth qui lentement poursuivait son œuvre de perversion, abondait dans le sens de l'Indou.

C'était lui le lésé, c'était lui la victime ; pour un peu il aurait accusé son frère de lui avoir volé sa fortune.

Ayant lancé son venin, Kâlouth silencieux en attendait l'effet.

Cela ne tarda pas.

—Que veux-tu que je fasse de tes plaintes ? s'exclama brusquement le docteur.

Cela me donnera-t-il les choses que je n'ai pas ?

Mieux vaut en prendre son parti, va !....

Eh bien ! non, non ! je ne peux pas me résigner....

J'ai le cœur dévoré de jalousie, j'en arrive à le haïr mortellement, ce frère dont l'insolent bonheur semble narguer ma misère.... il me passe quelquefois par l'esprit d'étranges idées.... des idées qui me font frémir de terreur.

J'ai mal fait de revenir ici, j'y suis plus malheureux que jamais....

Là-bas, du moins, je n'étais pas le spectateur de ces joies qui me sont défendues, j'aurais dû y rester, y crever comme une bête blessée, le long d'un mur....

Et quand on pense, ajouta Georges avec un ricanement nerveux, que tu as pris un ton prophétique pour m'annoncer que le bonheur m'attendait ici....

Elle a raté ta prophétie, Kâlouth, elle a fait long feu.... ah ! ah ! ah ! ah !....

—Je puis te donner tout ce que tu désires, maître ; il suffit que tu le veuilles....

—Que dis tu ?.... Tout ce que je désire !

Je serais curieux de voir ça, par exemple....

Escamoteras-tu la fortune de Jacques à mon profit, et feras-tu boire à ma belle-sœur un philtre qui la jette dans mes bras ?

—Je ne plaisante pas, maître ; si tu veux, tu peux !

—Si je veux, je peux ! répéta Georges en tressaillant.

Le regard des deux hommes se croisa. Celui de Kâlouth était si expressif, si noir, si vertigineux, que Georges frémit, en proie à une instinctive épouvante.

—Tais-toi, tais-toi ! murmura-t-il sourdement, je ne veux pas connaître les pensées qui se cachent derrière ce front....

J'ai peur.... j'ai peur de toi !..

Kâlouth, soudain, fit reprendre à ses traits une expression plus calme.

—Pourquoi as-tu peur ? fit-il... Je ne désire que ton bien et tu es le maître de ta volonté.

Ton serviteur prend la liberté de te conseiller parfois, mais c'est seulement quand tu l'y autorises.

Que crains-tu de moi ?....

Ne sais-tu pas combien je te suis dévoué ?

—Oui, Kâlouth, je sais cela.

—Aie donc confiance en ma parole, maître, et tout s'accomplira....

Ecoute !....

Le serviteur et le maître causèrent ensemble une partie de la nuit....

A la suite de cet entretien, Georges Pélissier, cédant au désir de Jacques Pélissier-Lagarde, vint s'installer pour plusieurs mois à Lignerol.

Il était accompagné de Kâlouth.

Jacques ne reconnaissait plus son frère ; jamais il ne l'avait vu si communicatif, si affectueux, si charmant....

Il était enchanté, le brave garçon, de voir enfin son jumeau délaisser ses airs bourrus et ses mines renfrognées.

A la bonne heure, au moins à présent il causait, il s'intéressait aux choses de la vie courante, il accompagnait Jacques quand celui-ci allait visiter ses domaines ; il le questionnait sur sa fortune, sur ses placements, choses qui autrefois lui eussent paru singulièrement fastidieuses.

—Tu "t'embourgeoises", mon vieux, soit dit sans reproche, déclarait M. Pélissier-Lagarde à son frère ; tu "adores ce que tu as brûlé" ni plus ni moins....

Ah ! ah ! je croyais que rien n'existait pour toi, en dehors de tes bouquins et de tes petites fioles....

Après avoir étudié de quelle manière on fait mourir le monde, tu tiens donc à apprendre comment on vit, comment on devient rentier.

—Peut-être, infâme capitaliste ! ripostait Georges avec un singulier sourire.

Il avait parfois le soir de brèves et mystérieuses entrevues avec Kâlouth.

Tout le long du jour on apercevait celui-ci rôdant, soit dans le château, soit dans le parc.

—On dirait qu'il veut relever le plan du domaine, ce grand escogriffe, marmottait Trubert, le vieux domestique du père Pélissier.

Trubert n'aimait pas Kâlouth, qui paraissait se soucier médiocrement de cette animosité.

Kâlouth parlait rarement, mais il ne se privait ni d'écouter, ni d'observer.

La seule personne avec qui l'Indou se liât était l'intendant de M. Pélissier-Lagarde, le brave père